

A MON PÈRE

Si de toi, jadis, il n'y a pas longtemps encore, j'ai pu médire, que je le regrette ! Mais je sais bien que tu me le pardonnes, toi qui jamais n'as dit "un mot plus haut que l'autre", toi, le doux, le pacifique qui te réservais tes dernières années de souffrances muettes, et ta dernière heure avec ton cri :

— Mon Dieu, je vous donne ma vie pour qu'Henri devienne bon !

Tu me posais des questions, auxquelles je ne répondais que par des monosyllabes, sur ma vie, mes occupations, mes repas. Tu n'as jamais su combien j'étais ému, à voir tous les efforts que tu faisais pour me montrer que tu t'intéressais à mon travail. Mais vivre à Paris nous rend autres que nous ne sommes. Nous partons de Paris avec ce que nous croyons être des idées sur notre supériorité intellectuelle et morale. C'était plus fort que moi : je ne pouvais pas te donner ces détails qui t'eussent fait si grand plaisir. Et — il en est presque toujours ainsi, — tu es parti sans me bien connaître, sans savoir ce qu'il y avait au fond de moi-même, puisque tu as demandé que je devienne bon. Mais ce n'est pas du tout ta faute. C'est ma très grande faute. Aujourd'hui je m'en confesse à toi.

Tu te tenais au coin du feu, dans un de ces vieux fauteuils en osier que ne vendent pas trop cher ces marchands